

saillement moins puissant que le jour où ce même canon annonçait la glorieuse victoire d'Austerlitz. J'en appelle à la Prusse. Demandez-lui si elle honore Frédéric comme philosophe athée, ou comme guerrier ? J'en appelle à la noble et vaillante Ecosse. Demandez-lui si elle se souvient d'Ossian plus que de Wallace. J'en appelle enfin à ma Patrie, qui retenuit encore du nom de Salaberry. Enfants, nous nous sommes émus au récit des vieux Voltigeurs nous racontant les détails de la guerre de 1812. Et si dernièrement le Canada a applaudi au patriotisme de notre Honorable Surintendant de l'Education, célébrant la bravoure militaire sur le tombeau des braves dans les plaines d'Abraham ; vous tous, qui avez contribué à perpétuer, par un monument, le souvenir de Wolfe et de Montcalm, vous ne manquerez pas d'accorder la préférence à une profession si digne des grands cœurs.

Discours de clôture par M. Denis H. Sapey, Secrétaire.

M. le Supérieur, Mesdames et Messieurs.

Appelé le dernier du *Cercle Littéraire* à l'honneur de vous adresser ce soir la parole, je crois devoir le faire en peu de mots. L'heure est déjà avancée, et l'ennui arrive souvent avec la fatigue. On m'a dit, d'ailleurs, qu'un discours de clôture, pour être poli, devrait être court. Quelqu'un a même poussé la délicatesse jusqu'à me suggérer de ne rien dire du tout : c'était, sans doute, un avis fort charitable, mais l'attention bienveillante avec laquelle nous avons été écoutés, m'engage à dire quelques mots de nos études et de nos réunions littéraires.

Il est une chose qui ne laisse dans l'âme ni douleurs ni regrets ; une chose qui agrandit l'intelligence en même temps qu'elle ennoblit le cœur ; une chose, la seule peut-être, qui présente à l'homme des jouissances mêlées d'aucune amerauté. Cette chose, c'est l'étude.

Emporté par les orages de son propre cœur, sans cesse entraîné par ses insatiables désirs, tourmenté par toutes sortes de passions, l'homme, pour marcher avec fermeté dans le sentier du bien, pour se mettre en garde contre les conceptions chimériques et les cruelles déceptions d'une imagination qui s'exalte ; l'homme, dis-je, a besoin d'un travail solide et constant. *Le loisir sans l'étude*, dit Sénèque, est une mort, c'est le tombeau d'un homme vivant. Mais j'ajouterais que cette mort, cette sépulture ne sont pas stériles ; elles enfantent souvent la corruption, ou tout au moins l'ennui et l'oisiveté, deux vilaines bêtes, comme les appelaient Madame de Sévigné. En effet, n'est-ce pas dans les funestes loisirs d'une vie oisive, que l'homme se crée presque toujours d'indicibles douleurs, d'éternels regrets ?... N'est-ce pas dans les écarts d'une imagination égarée, que l'homme réve ce bonheur idéal qu'il voudrait réaliser, et que les années, que dis-je, que les jours emportent dans leur suite rapide, avant même qu'il ait fini de le rêver...

Le but de nos réunions est donc l'éclat. Cette étude comprend l'histoire et la littérature, et j'avoue que je serais bien embarrassé de vous parler de ces deux branches importantes, après les savantes leçons de l'Honorable Surintendant de l'Education et du Rév. Messire Desmazures, qui ont inquiété avec un si

brillant succès, les cours publics de l'École Normale, si l'on ne me prodiguait, ce soir, l'indulgence qu'il m'a été accordée, lorsque je pars pour la première fois devant vous, il y a quelques mois.

D'abord l'histoire : elle est la base et la base indispensable non seulement de l'éducation politique et littéraire, mais encore de l'éducation morale. A l'homme entouré partout d'écueils, elle apprend à vivre et à bien vivre : aux Etats souvent balloqués au gré des intrigues et des passions, à se gouverner et à se bien gouverner. L'histoire, c'est l'expérience du passé, l'enseignement de l'avenir ; c'est le grand livre de tous les siècles et de toutes les générations, ouvert à l'homme, pour qu'il y puisse de sublimes leçons. L'histoire, c'est la vieille humanité elle-même, secouant la poussière ensanglantée de sa couche, pour apprendre aux hommes que Dieu seul est grand et qu'eux ne sont rien.

Soit qu'entraînée vers les grandes scènes du passé, notre imagination remontant les siècles, nous fasse admirer l'ordre de la formation et de la succession des Empires ; soit que, repliant ses ailes, elle aille errer à travers les ruines antiques de la Grèce et de l'Italie, et nous montre une puissance nouvelle, élevée à côté de ces puissances éteintes ; soit que, se rapprochant de plus en plus, elle suive pas à pas les progrès de la civilisation chrétienne, et nous transporte aux grands siècles de Léon X et de Louis XIV, ou aux frères révolutionnaires ; toujours les grandes leçons abondent, toujours les grands enseignements jaillissent de ces gloires ou de ces désordres, où éclate avec tant de majesté, le Génie Dominateur et Tout Puissant, qui règle les destinées des Nations, et qui à son gré, abaisse ou élève les Empires. Et si, parcourant l'histoire de l'ère chrétienne, nous prêtons l'oreille aux mille voix qui s'élèvent de tous les points du globe ; si nous écoutons attentivement toutes les parties de cet immense concert, nous entendrons à travers tous ces bruits, au milieu de toutes ces voix, la grande voix du Christianisme qui, depuis tant de siècles, a enchaîné les peuples à ses sublimes accents, et qui tantôt grondant comme l'orage, quelquefois douée comme la caresse d'une mère, mais toujours puissante, a dicté des lois aux nations et frayé à l'homme la route de la vertu.

Mais il est dans l'histoire une époque grande, solennelle, pour tout ce qui sent battre dans sa poitrine un cœur véritablement Canadien-Français.

Pendant les agitations siévreuses de la Renaissance ; alors que les guerres religieuses ébranlaient l'Europe ; tandis que Charles-Quint voyait s'évanouir le rêve de la Monarchie universelle par la rivalité de François Ier ; que les Anabaptistes exerçaient leurs ravages en Westphalie et en Alsace ; que la réforme passait en France, et devenait religion dominante dans le Danemark ; à l'époque où Gustave Wasa abolissait en Suède les Evêchés et les Monastères ; où la Prusse se sécularisait et où Albert de Brandebourg, Grand-Maître des Chevaliers Teutoniques se déclarait partisan de la religion réformée ; vers le temps où Sigismond Ier faisait d'inutiles efforts pour empêcher les nouvelles doctrines de pénétrer dans la Pologne ; où Calvin introduisait le protestantisme à Genève, et où le trône d'Angleterre portait le voluptueux tyran, connu sous le nom de Henri VIII, un homme, parti d'une petite ville de France, après avoir reçu la bénédiction de son Evêque et demandé la protection du Ciel sur le projet qu'il voulait exécuter, venait planter le drapeau français sur les rochers de Stadaconé. C'était JACQUES CARTIER.